

L'importance et le rôle des valeurs évangéliques dans la culture d'aujourd'hui

Pr. Fabrice Hadjadj

Directeur de l'Institut Philanthropos, Fribourg, Suisse

1. Avant d'aborder la question des rapports de l'Évangile et de la culture aujourd'hui, je voudrais m'arrêter un peu sur ce terme de culture. C'est un terme qu'on ne cesse d'employer ici, à l'UNESCO – Organisation des Nations-Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture avec une majuscule. Voilà le mot-clef de ces lieux, et même le passe-partout.

Il ne serait pas étonnant, dès lors, qu'on s'en serve comme d'une formule magique ou d'un mantra qui pousse à la transe. Les mots les plus utilisés sont aussi les plus usés (prenez par exemple le mot « être », ou le mot « amour », chez les chrétiens), et bien vite, on s'en sert mécaniquement, sans y réfléchir, moins pour leur profondeur sémantique que pour leur efficacité pratique, moins pour leur sens, que pour le consensus qu'ils produisent sur les auditeurs.

Ainsi le mot « culture » devient-il une enseigne et un slogan, en sorte ceux qui l'emploient le plus systématiquement deviennent aussi ceux qui le cultivent le moins, qui se dérobent à ses implications réelles, qui méconnaissent ses exigences radicales. Eh bien, mettons-nous quelques instants à l'écoute de ce mot, réfléchissons à ce qu'il veut dire par lui-même, avant de lui faire dire ce que nous voulons.

2. Vous le savez sans doute, le mot « culture » vient du verbe latin *colere*, qui signifie « prendre soin », mais aussi « honorer » et « habiter ». Avant l'Organisation pour la *Culture*, il y a le singe *arboricole*, par exemple, qui habite dans les arbres, le *viticulteur*, qui prend soin des vignes, et le lieu de *culte*, où l'on célèbre les mystères.

Ces trois sens, « prendre soin », « habiter » et « honorer » se rejoignent dans la vie humaine. On pourrait les entendre résonner tous ensemble, harmonieusement, dans le célèbre vers de Hölderlin : « L'homme habite en poète... » ou encore en rappelant que la demeure humaine est aussi faite pour l'hospitalité, c'est-à-dire qu'à la différence du biotope animal, le « chez soi » de l'homme est aussi pour accueillir l'autre en tant qu'autre. Voilà pourquoi « habiter », pour nous, c'est aussi « prendre soin » de ce qui est petit, et « rendre honneur » à ce qui est grand.

3. Hannah Arendt souligne que le verbe *colere* « renvoie primitivement au commerce de l'homme avec la nature, au sens de culture et d'entretien de la nature en vue de la rendre propre à l'habitation humaine ». Le domaine où s'applique originellement l'action d'où procède le mot « culture », c'est donc la terre. Vient aussitôt après le Ciel, c'est-à-dire le culte des dieux. Il peut paraître étrange de relier ainsi, d'un même verbe, ce qui concerne le rapport à la terre et ce qui concerne la relation au Ciel, le matériel et le spirituel, la glèbe et la gloire. Qu'est-ce qui légitime ce transfert ? Pourquoi peut-on passer des labours à l'adoration, de l'agriculture au culte des dieux ?

Un tel passage s'entend clairement, bien sûr, dans le mot « paganisme », forgé bien plus tard : « païen » et « paysan » sont à l'origine le même mot, et il suffit de dire que la religion primitive est un culte agraire, pour résoudre en apparence le problème. Mais ce n'est pas aller assez en profondeur, car il faudrait encore demander : pourquoi glisse-t-on si facilement du travail de la terre à l'invocation des dieux ? En irait-il de même, par exemple, avec un travail de fonctionnaire, ou même d'artisan ? Ne pourrait-on pas d'ailleurs ramener ce glissement à une certaine idolâtrie ? Le propre de l'idolâtrie est de se mettre à rendre un culte à l'œuvre de ses mains, ou relativement à l'œuvre de ses mains, un culte superstitieux, donc, utilitaire, qui fait semblant de se tourner vers le Transcendant, afin de mieux retourner, en boomerang, à nos égoïstes moissons.

4. En vérité, l'idolâtrie trouve sa première image non dans l'agriculture, mais dans l'artisan-commerçant. Celui qui fabrique, et qui vend des statues, correspond mieux à celui qui monnaie le divin ou prétend négocier la grâce. Ainsi les fondeurs du Veau d'or, dans l'Exode, ou les orfèvres d'Ephèse, dans les Actes des Apôtres, ciseleurs de petits temples d'Artémis en argent, et qui se révoltent contre la prédication de Paul, parce qu'elle casse leur marchandisation du mystère (Ac 19, 23-40).

A l'opposé de cette mainmise technico-commerciale, Paul ne craint pas, dans son discours en Lycaonie, d'annoncer Dieu aux païens à partir d'une référence agricole : *Le Dieu vivant n'a pas manqué de se rendre témoignage par ses bienfaits, vous dispensant du ciel des saisons fertiles, rassasiant vos cœurs de nourriture et de félicité* (Ac 14, 17). Certains en conclurent que c'est l'incertitude météorologique, la précarité des récoltes, qui est au départ du lien entre culte et agriculture : les rogations s'élèvent pour que s'élèvent les épis, pour que les fruits soient abondants.

Je crois toutefois qu'il y a autre chose, qui tient à la différence fondamentale entre l'artisan et le paysan. L'artisan imprime une forme dans la glaise, le bois ou l'argent, il demande à la nature surtout des matériaux. Le paysan, au contraire, accompagne la croissance d'une forme naturelle. Le sculpteur peut avoir un rapport quasi despotique au marbre. Mais on ne fait pas pousser l'herbe en tirant dessus. Cultiver, c'est accueillir un processus naturel, quelque chose que nous n'avons pas produit, pour le mener à un nouvel épanouissement. Voilà pourquoi l'agriculture contient déjà une dimension d'honneur et d'hospitalité. Voilà pourquoi elle peut servir de symbole à une première ouverture au Transcendant.

Cette analogie s'entend dans un très beau verset de saint Paul, qui compare les apôtres à des sortes de paysans spirituels, humbles devant la puissance propre de l'humus : *Moi, j'ai planté, Apollos a arrosé ; mais c'est Dieu qui donne la croissance. Ainsi donc, ni celui qui plante n'est quelque chose, ni celui qui arrose, mais celui qui donne la croissance : Dieu. [...] Nous sommes les coopérateurs de Dieu ; et vous êtes le champ de Dieu, l'édifice de Dieu* (1 Co 3, 6-9). Il est intéressant d'observer le déplacement d'une métaphore agricole à une métaphore architecturale. Elle nous avertit que nous sommes bien ici dans une comparaison défailante, et qu'il y a malgré tout un abîme entre l'opération de la grâce et l'opération de la nature. Il n'en reste pas moins qu'il y va là d'une métaphore de base. De même que le paysan coopère à une opération naturelle, l'accompagne, la prolonge, ainsi l'apôtre coopère à une opération surnaturelle.

5. La culture est donc une activité qui part d'un donné, et n'est pas simple fabrication. Elle présuppose une nature. Elle n'est donc pas une force d'anti-nature. Retenez bien cet aspect, je vous prie : la culture, et donc aussi l'éducation, n'est pas un formatage, ni une normalisation ; elle est une opération qui consiste à ménager l'espace, à dégager les ressources du plein déploiement de la nature humaine. Elle suppose donc que la nature humaine est un donné bon en lui-même, mais blessé, ou entravé, dont il faut dès lors prendre soin, et qui veut être assumé librement, personnellement.

Or, dire que la nature humaine est un donné bon, cela suggère qu'à son origine se trouve un bon Donateur, – qu'elle est marquée du sceau d'une providence. Comme dans le discours de Paul en Lycaonie, qui faisait remonter l'existence d'une nature apte à nourrir les cœurs à la présence cachée d'une bienfaisance divine, la culture exige d'elle-même un certain culte, la reconnaissance de quelque chose de transcendant, sans quoi elle se dénature. Le religieux n'est pas plaqué sur le culturel, il lui est lié dès le départ, à travers la figure du donné. Le culturel commence par reconnaître religieusement un donné humain dont l'origine est transcendante. Aussi une culture qui perd le sens du religieux s'égaré. Et, inversement, une religion qui perd le sens du culturel se fige, tourne au fondamentalisme, déchoit en idolâtrie.

6. C'est Cicéron, dans ses *Tusculanes*, qui le premier, semble-t-il, donne au mot « culture » le sens où on l'entend ici. Le transfert ne se fait plus de la terre au ciel, mais du champ à l'âme. Il s'agit alors de *cultura animi*, de culture de l'âme ou de l'esprit, et le verbe *colere*, qui jusqu'ici était transitif, devient réflexif. L'homme cultive la terre, rend un culte aux dieux, mais *se* cultive. Il est à la fois le sujet et l'objet de la culture. D'où le caractère essentiellement humaniste de celle-ci. Mais d'un humanisme, toutefois, qui ne saurait être anthropocentrique. Car l'opération immanente de la culture a son modèle dans une opération transitive, la culture du sol, l'accompagnement, dans sa croissance, d'un végétal, d'une forme naturelle.

Par conséquent, la culture doit être entendue comme le fait singulier pour l'homme d'avoir à prendre soin de sa propre nature, de devenir ce qu'il est, à partir d'un donné initial, charnel, non choisi par lui-même, mais choisi par Celui qui l'aime, veut son bien et dépasse tous ses projets et tous ses plans. Je songe à cette parole si forte de saint François de Sales dans l'une de ses lettres : « Soyons ce que nous sommes, et soyons-le bien, pour faire honneur au Maître-Ouvrier, dont nous sommes la besogne. » Se cultiver, c'est déployer librement, aventurer personnellement sa nature, et par là habiter la vérité de l'être et rendre honneur à celui qui en est le Créateur.

Se perçoit néanmoins un danger dans le passage du transitif au réflexif. On risque d'enfermer la culture dans une pure immanence, et glisser vers un culte de l'homme. La contradiction majeure de ce culte de l'homme, c'est que pour lui il n'y a rien de transcendant, rien qui aurait sa source en Dieu, rien donc en l'homme qui devrait rester sacré, rien sur quoi l'homme, au final, ne puisse intervenir. Paradoxalement, l'immanence absolue se change en transivité tyrannique. Quand l'homme se prend pour le Créateur, il finit par vouloir se créer lui-même, et dès lors, il n'est plus qu'un matériau. Le culte de l'homme se change donc bientôt en travail sur l'homme. S'exaltant en manipulateur sans limite, il se dégrade en manipulé sans pudeur. Prétendant à son auto-construction, il aboutit à son auto-destruction.

7. C'est ce qui arrive lorsque le modèle de la culture n'est plus dans l'agriculture, mais dans l'industrie, et même dans le post-industriel : les manipulations illimitées du génome, la désincarnation numérique du virtuel. Ce que je veux dire ici, c'est que l'actuelle crise de la culture a sa cause tout autant dans la perte du spirituel, que dans la perte du terrestre. D'ailleurs, l'un ne va pas sans l'autre, nous l'avons dit. La terre est un donné, et renvoie donc à un donateur. Le symptôme manifeste de cette perte concomitante de la terre et du ciel se déclare à travers les débats autour du pseudo-mariage gay. On s'aperçoit que ce qu'il y a de plus spirituel rejoint ce qu'il y a de plus charnel, que l'Eglise et la synagogue, prophétiquement main dans la main, se retrouvent pour défendre, au nom de l'Esprit saint, la différence des sexes.

L'agriculture apparaît avec la révolution néolithique. Or nous vivons aujourd'hui une révolution technique au moins aussi radicale que celle du néolithique, en tout cas plus radicale que toutes les révolutions postérieures.

C'est d'ailleurs moins une nouvelle révolution technique que l'affirmation de la technique comme révolution, ce que l'on peut appeler, dans le sens le plus fort, une technocratie. La culture est désormais conçue comme une force d'anti-nature, la nature étant réduite au déterminisme biologique et même, plus foncièrement, à la fatalité d'une vie condamnée à la souffrance et à la mort. La souffrance et la mort, non pas l'ingratitude et l'injustice, sont perçues comme les pires des maux, parce que le bien est réduit au bien-être, la consolation, au confort, le salut, à la santé. Et si le bien est si aisément réduit au bien-être, c'est parce que le bien-être peut être l'objet de l'efficacité technicienne, alors que ce n'est pas le cas du bien comme tel. Toujours est-il que la nature est désormais plutôt conçue comme une marâtre odieuse, séquestratrice, et que la notion de nature humaine paraît aux oreilles des nouveaux démiurges aussi contestable que celle d'un cercle carré. Pour eux, l'humain, c'est la liberté qui s'auto-détermine absolument, non à partir d'un donné, sinon un donné qui ne serait là qu'à titre de matériau manipulable. Et, par conséquent, l'humain, c'est le transhumain, au sens technocratique de ce terme, c'est la possibilité de manipuler son corps, sa langue et au final de vendre son âme, au gré de ses caprices.

8. Cette dénaturation de la culture en entreprise technocratique n'est pas étrangère à l'UNESCO. Comme vous le savez, comme je l'ai déjà dit dans cette enceinte, il y a deux ans, le premier directeur général de l'UNESCO était l'eugéniste Julian Huxley, celui qui a pillé chez Dante le mot « trasumanar » pour fabriquer le terme « transhumanisme », celui qui a donc contribué à détruire le sens même du mot « culture ». Pour Dante, le transhumanisme consiste à se cultiver et, par là, à s'ouvrir au Transcendant à partir du fond de la nature humaine. Pour Julian Huxley, premier directeur de l'UNESCO, le transhumanisme est l'ambition de manipuler techniquement l'humain, pour en faire le résultat d'un programme, pour le soumettre à la logistique de la performance, pour optimiser son efficacité et son bien-être, et non pour garantir la dignité de son mystère, de sa gratuité, de son inutile poésie, de son incompréhensible visage...

Pour résister à cette emprise technocratique, il ne suffit pas de déclarer tel ou tel chose « patrimoine mondial de l'humanité ». La culture n'est pas le patrimoine, même si elle peut puiser dedans. Le patrimoine est de l'ordre de l'avoir, alors que la culture est de l'ordre de l'être. Cette dernière n'a pas pour but d'exposer de belles œuvres, de collectionner les cartes postales folkloriques ni de multiplier les divertissements, mais de permettre à l'homme de déployer son humanité, selon sa vocation.

Pour résister à cette emprise technocratique, il ne suffit pas non plus de promouvoir le « dialogue entre les cultures ». Avant d'entrer dans ce dialogue, il faudrait avoir soi-même une vraie culture, et non être l'esclave de la sous-culture du supermarché. Mettre le dialogue des cultures avant l'acte d'être cultivé lui-même, c'est finir par sombrer dans la com', l'empire mondial du marketing et du management. Le dialogue suppose que l'on soit d'abord à l'écoute du Logos en soi-même, sans quoi il n'est plus qu'un moyen de s'enfermer chacun dans sa petite sphère capricieuse et privé, après avoir tranquilisé sa conscience.

9. Non, pour résister à cette emprise technocratique, toutes ces mesures cosmétiques ne suffiront pas. Mieux vaut plutôt aller jusqu'aux cendres, avec l'espérance du phénix. L'UNESCO est née des cendres de la Deuxième Guerre Mondiale, mais c'est aussi, aujourd'hui, le Mercredi des Cendres. Dans les églises, la liturgie fait entendre aux fidèles la parole qu'Adam entendit après la chute : « Souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras à la poussière », ou, si l'on veut être plus fidèle aux mots bibliques : « Souviens-toi que tu es glaise et que tu retourneras à la glaise. » Contrairement à ce que l'on pourrait croire, cette parole nous rappelle moins à la fatalité de la mort qu'à la nécessité d'une renaissance. Elle correspond à ce que les Juifs appellent *Techouva*, le retour, car il s'agit ici de retourner à l'argile, non pour disparaître, mais pour se remettre entre les mains du Créateur qui modela le premier homme et lui donna son extraordinaire nature. Retrouver le sens de la culture, et d'une culture qui, en Europe, est foncièrement travaillée, comme un ferment, par l'Évangile, c'est retrouver le sens de cette nature humaine, de la vocation inscrite dans nos cœurs.

10. Il convient par conséquent de reconnaître que l'homme n'est pas une existence sans essence, une liberté qui s'auto-construit (et donc s'auto-détruit), mais d'abord une présence, un présent, un don... Avec l'effondrement des progressismes, et d'un certain humanisme anthropocentrique, on a perdu confiance en l'homme. Et l'on a eu bien raison. Le prophète Jérémie le dit sans ambages (17, 5) : *Malheur à l'homme qui se confie en l'homme*. De là ce dégoût de l'humain, ce fantasme d'une fuite vers le transhumain, dont on ne voit pas qu'elle n'est que le culte de ce qu'il y a de pire en nous : le goût de l'efficience, de la manipulation, du confort, de la satisfaction morne, la perte de toute hospitalité à la diversité des visages dans leur nudité et leur singularité hors de prix.

La confiance en l'humain ne peut se fonder sur l'homme lui-même. Elle doit nous venir d'une Bonne Nouvelle, de la Révélation que la nature humaine a été choisie avant la création du monde, et même assumée par Dieu en personne. Pourquoi se cultiver plutôt que se transformer ? Pourquoi continuer l'aventure humaine au lieu de laisser la place à des cyborgs très performants ? Pourquoi donner encore le jour à des petits d'homme, par l'obscur union des sexes, et ne pas fabriquer plutôt, en éprouvette, des humanoïdes plus efficaces et plus contents d'eux-mêmes ? Pourquoi développer encore des cultures, et non pas se livrer aux chimères de la technocratie ? Simplement parce que l'Eternel est le créateur et le rédempteur de l'homme et de la femme, et non de primates surperfectionnés ; parce que le Sauveur n'est pas un Superman, mais cet homme que montre Pilate, un homme vulnérable, flagellé, tourné en dérision, et qui manifeste dès lors que la vraie grandeur n'est pas dans l'extension horizontale de notre puissance, mais dans un cri vertical ; que la vraie vie n'est pas dans l'accumulation de l'avoir, mais dans l'offrande de l'être ; que la vérité la plus haute n'est pas dans un savoir qui domine, mais dans l'incompréhensible présence d'un visage.